

tre-mer.—Ce serait là, en vérité, de très intéressantes annales, sans compter l'instruction que l'on en pourrait tirer,—surtout si l'on avait soin, comme l'historien anglais, d'éclairer ces nobles œuvres par la biographie de leurs nobles auteurs ;—“Edouard Howard, comte de Suffolk, se crut né poète... Il lisait un jour de ses poésies à un homme de lettres ; et, comme il en était à la description d'une belle femme, il s'arrêta tout-à-coup et dit : “Monsieur, je ne suis pas comme la plupart des poètes, je ne chante pas des beautés imaginaires ; j'ai toujours mes modèles sous les yeux.” Et sur-le-champ il tire sa sonnette et dit à un de ses gens : “Faites-moi venir *Beaux-yeux*.” Une fille parut. “*Beaux-yeux*, dit le comte, regardez Monsieur en face.” Elle regarda et se retira. Deux ou trois autres odalisques de ce sérail parurent à leur tour, et étalèrent aux yeux de l'homme de lettres les charmes divers par lesquels elles étaient caractérisées dans les vers de milord.....”

Répétons-le, la matière, chez nous, serait plus riche encore que chez nos voisins ; les lettres françaises étaient certainement on ne peut mieux nées, et, sous le rapport de la beauté de l'extraction, on ne leur trouverait point de pareilles. En Espagne, nous voyons le fier romancier éclore sous le soleil du champ de bataille, parmi les flots de sang de Castille et Léon ; en Allemagne, le premier poète est un savetier qui chante à gorge déployée au fond de son échoppe misérable, le premier philosophe un colporteur qui médite le long des haies, son ballot sur l'épaule, son bâton noué à la main ; en Angleterre même, cette fleur aristocratique, Shakespeare n'est-il pas fils de la foule ? N'est-ce pas sur les tréteaux de la foire que vint au monde cet incomparable génie ?—Ainsi, de toutes parts, autour de nous, l'enfantement est populaire, national ; le génie patriotique échauffe seul les esprits, seul il fertilise les âmes, et il n'est pas jusqu'à la savante Italie qui ne se retrempe aussi, elle, à ces sources vives : pour renaitre aux muses, elle attend le retour du sombre exilé, du vieux Gibelin, cœur de Romain, dont la voix inspirée ne sera que le douloureux écho de la patrie gémissante.

En France, les lettres sont des muses courtoises, savantes et polies à la fois, conciliant les Grecs et les Romains avec les mœurs les plus délicates du monde, et prouvant, comme l'a dit La Bruyère, que l'étude, le savoir ne sont jamais pour exclure l'urbanité et les grâces de l'esprit...

Le sceptre passa bientôt des mains de la cour dans celles de la ville ; les lettres suivirent le progrès des belles mœurs, et, comme autrefois Corneille et Balzac hantaient le cercle de l'hôtel Rambouillet, comme Racine et Boileau les galeries de Versailles, on vit les jeunes écrivains, héritiers de ces grands esprits, fréquenter assidument les salons les plus renommés pour la compagnie qu'on y trouvait et le ton qui les distinguait. Certaines dames tenaient ouvertement ainsi maison de politesse et d'esprit ; chez elles affluait toute la célébrité du jour ; chez elles se tenaient comme les cours plénières de la littérature et de la philosophie ; les muses, ne courtisant plus la faveur, faisaient à présent leur cour aux femmes ; la galanterie semblait être pour elles la source des plus aimables inspirations. “Celui, disait Marmontel, qui ne veut écrire qu'avec précision, énergie et vigueur peut ne vivre qu'avec des hommes ; mais celui qui veut dans son style avoir de la souplesse, de l'aménité, du liant, et ce je ne sais quoi qu'on appelle du charme, fera très bien, je crois de vivre avec des femmes. Lorsque je lis que Périclès sacrifiait tous les matins aux grâces, ce que

j'entends par là, c'est que tous les jours Périclès déjeûnait avec Aspasia....” Aussi, quand vinrent les jours glorieux de 89, quand au premier bruit de la liberté se fermèrent avec effroi, tous ces salons de l'aristocratie, Delille, le dernier versificateur de *bonne compagnie*, Delille s'enfuit en pleurant sur la muse française, “que la barbarie venait de mettre au tombeau.”

Voici donc deux siècles entiers de noblesse et de politesse parfaites ; mais voyez le caprice de la déesse ! poètes et prosateurs sortent tous de roture, de pleine roture ; depuis Corneille, issu de robins, jusqu'à Beaumarchais, fils d'un marchand d'horloges, à peine trouve-t-on, parmi les bons écrivains, quelques de, bien modestes encore ; au contraire, ce ne sont que Racine, Voiture, Boileau, Lafontaine, etc., etc., fils et petits fils de vilains, qui ne reniaient point leurs ascendants, et même s'en faisaient gloire à l'occasion. Ainsi Lamotte-Houdart, chantant le *mérite personnel*, avouait-il pindariquement son père le chapelier ;

N'envions que l'humble sagesse ;
Seule elle fait notre noblesse,
Le vice notre indignité...

Pendant tout ce temps, les grands noms de l'épée et de la robe, sauf quelques-uns, tombent dans la poésie badine, l'épigramme, la chansonnette ; tandis que les roturiers occupent uniquement la scène, tiennent la première place dans le roman, dans l'histoire, dans la philosophie, répandent leurs glorieux écrits jusqu'au bout du monde, les beaux esprits gentilshommes ne se trouvent en vaine que de tout petits vers musqués, brillantés, pastels poétiques, miniatures rimées qui courent aujourd'hui le confiseur.

Monsieur le vicomte de Ségur compose des chansons amoureuses :

Pour toucher cette cruelle,
Tout mon art fut de l'aimer...

Monsieur de Champeynet, officier aux gardes, met ses créanciers en couplets :

Jamais leur nombre ne m'effraie ;
Ils ressemblent tous aux catins :
Plus on en a, moins on les paie...

A l'âge de soixante-quatorze ans, le comte de Tressan prend pour sujet de ses chants poétiques une petite paysanne qu'il élève dans ses terres :

Fanchon met toute sa dévotion
A marcher les pieds en dehors...

Le chevalier de Boufflers, toujours sur les chemins, rime en poste de malicieuses épigrammes, finement aiguës :

J'ai tâché d'amasser du bien,
D'être toujours honnête femme :
Je n'ai pu réussir à rien.

— Et tant d'autres encore, tout aussi bien nés, tout aussi bien doués pour le petit vers ; — et de Bernis, que Voltaire nommait agréablement Babet la bouquetière?... Il est vrai que Babet, devenue cardinal et ministre, jeta les bouquets aux orties.— Un parent du cardinal de Bernis revenait de Rome et passait par Turin pour retourner en France. Un ministre étranger, qui le rencontra dans une assemblée, lui demanda si le cardinal finissait encore des vers.— A peine se souvient-il d'en avoir fait, répondit le Français.— Et de quoi se souvient-il ? répliqua l'étranger.

Voilà plus d'un nom célèbre dans le genre, et pourtant, même sur ce parterre de Babet, marquis et chevaliers durent céder le pas à un vilain ; leur maître des-arts galans, enfant gâté de la mode, favori des belles, Gentil-Bernard, dont le père était sculpteur à Grenoble, conserva jusqu'à sa mort l'empire du madrigal. Tous les ans, il célébrait à Chloi-

sy la *fête des roses*, dans une espèce de petit temple décoré de toiles d'opéra et festonné de guirlandes de roses ; cette fête était un souper où les femmes se croyaient toutes les divinités du printemps ; Gentil-Bernard leur servait de grand-prêtre.

Mais ce n'est point parmi ces rimeurs de qualité qu'il faut aller chercher les vrais amateurs des lettres, dilettantes et Mécènes ; puisqu'ils couraient, aussi eux, la carrière du bel esprit, souvent leur arrivait-il de rompre des lances assez peu courtoises avec les jouteurs roturiers ; rappelez-vous les lourdes épigrammes de l'hôtel de Nevers contre la *Phèdre* de Racine, sans compter les menaces de coups de bâton. Et peut-on dire que Molière se soit trop moqué de l'*homme au sonnet* lorsqu'on voit, plus tard, le grave président Hesnault, poète de loisir, quelque peu bachique, devenir mortellement ennemi de Marmontel pour un *O* passé dans une de ses chansons à boire, que celui-ci s'était mêlé de citer ?

Que d'attraits, *dieux* qu'elle était belle !

Le président avait mis : *O dieux !...*

Les Turcarets forment une classe d'amateurs très distincte et très positive ; la façon dont ils ont aimé les lettres se doit calculer en beaux deniers et beaux écus, et c'est de leur cassette que sont sortis les plus heureux effets de leur dilettantisme poétique.— Tel le généreux monsieur de Montoron, à qui Corneille dédia *Cinna* : “ Par une libéralité inouïe en ce siècle, disait le poète au financier, vous vous êtes rendu toutes les muses redevables.”— Le malheur est que cette opulente sorte de Mécène fait sonner ses espèces un peu haut devant ses protégés : “ Ca veut raisonner, dit le fermier-général, et ça n'a pas dix écus dans sa poche.”

Crépus voit s'arrondir sa large corpulence ;
Il digère à loisir les trésors de la France...

Et, pour faciliter cette riche digestion, Crépus aurait pris à gages Voltaire, s'il l'eût pu, comme il prenait la Guimard ; et, sur un signe du maître, le poète aurait régala la société de quelque œuvre nouvelle, aurait bercé les gras convives par la douceur de ses alexandrins :

.....Ecce inter poenula querunt
Romulidae saturi quid dia poemata narrent.

Mais, Dieu merci, les gens de cœur et de talent ne tendent point ainsi la main, et leur premier souci n'est pas d'obtenir pour leur Apollon la table et le couvert. Rousseau, d'Alembert, Diderot, comme les plus minces folliculaires, comme les plus petits grimauds, barbouilleurs de papier, ont été long-temps des auteurs faméliques ; mais, comme veut l'orgueilleux Alfieri, ils traitèrent la faim en héros : ils attendirent résolument que la fortune les vint chercher au fond de leurs greniers. S'ils courtoisèrent quelquefois, ils ne mendiaient jamais.— Mlle de Launay, depuis Mme de Staël, amie de Fontenelle et de Chaulieu, ayant consenti, par détresse, à accepter une place de femme de chambre chez Mme la duchesse du Maine, se vit aussitôt dédaignée, abandonnée de tous ceux qui avient jusqu'alors fêté son esprit et ses vers ; jamais elle ne put se faire absoudre de cette domesticité.

Il fallait donc inviter poliment ces écrivains, leur donner une place à table, souffrir qu'ils élevassent la voix plus haut même que les marquis, et surtout prendre garde de donner ombrage à leur très vive susceptibilité. Vous souvient-il d'une jolie comédie de Poissinet : *Le Cercle ou la Soirée à la mode* ? Damon, poète tragique, doit donner lecture d'une pièce qu'il vient de terminer.

LA MARQUISE : A vous, monsieur Damon.